Document generated on 06/01/2025 3:07 a.m.

Liberté

Le promeneur des Champs-Elysées

Naïm Kattan

Volume 47, Number 4 (270), November 2005

Paris se *montréalise*-t-il?

URI: https://id.erudit.org/iderudit/32834ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Kattan, N. (2005). Le promeneur des Champs-Elysées. *Liberté*, *47*(4), 25–27.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le promeneur des Champs-Élysées

Naïm Kattan

Remontons dans le temps. Il y a cinquante ans, les Champs-Élysées étaient une place forte de l'élégance, voire du luxe. Là se suivaient les restaurants les plus chics et les plus chers de Paris, des cafés où les touristes étrangers apercevaient la bourgeoisie et la classe moyenne fortunée françaises. C'est là aussi qu'on admirait les devantures de magasins les plus branchés. Aujourd'hui, l'avenue n'a rien perdu de sa beauté physique, mais les MacDonald et autres Pizza Hut ont remplacé les anciens établissements haut de gamme. Les touristes n'ont plus le spectacle d'une France argentée alors que des jeunes des banlieues défavorisées croient assister les samedis et les dimanches à des divertissements recherchés. De vieux résidents protestent contre cette invasion qu'alimentent des magasins de disques et des boîtes de nuit. Tout au long de la journée, des hommes et des femmes venus d'Amérique, d'Afrique, d'Asie défilent. Eux aussi sont des Parisiens qui, dans leur diversité, donnent à la ville une nouvelle configuration. De Belleville à Ivry, de Clichy à Barbès se constituent des quartiers quasi distincts où Arabes, Chinois, Juifs ou Africains fréquentent leurs cafés et leurs magasins. Certes, il y a cinquante ans la rue des Rosiers était peuplée de juifs orthodoxes, souvent fraîchement débarqués de Pologne ou d'Ukraine, mais c'était un passage et l'intégration, plus ou moins longue, les éparpillait aux quatre coins de la ville. Des personnes de toutes origines cherchaient à passer inaperçues. Aujourd'hui, on refuse d'être invisible, confondu à l'ensemble, à la masse. D'où, entre autres, le voile. Ainsi, des musulmanes arborent des coiffes pour faire reconnaître une identité. Des juifs portent la kippa qui n'est religieusement exigée qu'à l'intérieur de la synagogue ou lors de la lecture de la Torah ou des bénédictions. D'autres se contentent de la couleur de leur peau comme signe distinctif. Bref, les uns et les autres rejettent l'identité collective, unique, dominante.

Longeons maintenant le boulevard Saint-Laurent. On est bien loin des Champs-Élysées. On arpente la ligne de partage entre l'Est et l'Ouest de Montréal. Ville nord-américaine, elle abritait les Canadiens français restés après la défaite de la France, il y a plus de deux siècles, pour devenir ensuite le point d'arrivée de groupes successifs d'immigrants. Port maritime et centre ferroviaire avant de devenir un grand aéroport, Montréal a perdu son rôle maritime et ferroviaire, et le nombre considérable d'immigrants qui ont choisi Toronto comme lieu de résidence lui a fait perdre sa place de premier port aéronautique du Canada.

Ce sont des Britanniques, en grande majorité des Écossais, qui ont développé le Montréal commercial et industriel. La rue Saint-Jacques rappelle Glasgow. Le Vieux-Montréal, qui ouvre la ville sur le fleuve, a mis longtemps à émerger, tant que les silos qui en obstruaient l'accès n'avaient pas disparu. À partir de la rue Jean-Talon, le boulevard Saint-Laurent nous fait traverser la Petite Italie, puis le quartier portugais et, du quartier juif qui suivait, il ne reste que de rares vestiges, de même que, plus bas que la rue Sainte-Catherine, il ne reste que le souvenir du lieu de la prostitution et de la drogue. À partir de l'avenue Laurier, les établissements des immigrants ont cédé la place à des boîtes et des restaurants branchés où une diversité de Montréalais se côtoient, rassemblés par une rue qui leur offre la liberté de parler leur langue et d'opter pour telle cuisine ou telle autre. Par besoin ou par volonté, la ville se fait et se refait à partir de ses différences. Dès les premières semaines d'été, les festivals se suivent : cinéma, jazz, chanson, précédés par des rencontres littéraires internationales où la langue n'est plus une barrière. Mondialisation ? Plutôt la volonté d'une population de ne plus se contenter de se croiser par incidence, se terrant dans des quartiers ghettoïsés. Sans se nier, la ville surgit à partir de ses différences et dès lors l'universalité n'est pas une abstraction et encore moins une utopie. Elle prend son essor dans un quotidien où les différences ne s'affrontent pas toujours mais peuvent s'enrichir de leurs rencontres. Des

statistiques le confirment. Alors qu'il y a cinquante ans, moins de dix pour cent des Anglophones qui constituaient près de la moitié de la population parlaient le français; ceux-ci représentent aujourd'hui soixante-quinze pour cent de l'ensemble. Il est vrai que la Loi 101, expression de la volonté de la majorité francophone, oblige tous les immigrants d'inscrire leurs enfants dans les écoles françaises. Le tableau n'est pas idyllique et il y a encore des ratés mais la volonté de vivre la différence comme apport plutôt que comme tare est là. Si Montréal réussit dans cette voie, elle peut donner l'exemple à de nombreuses métropoles aux prises avec des confrontations racistes et xénophobes.

Partis de pôles différents sinon opposés, Paris et Montréal se rapprochent ainsi dans une volonté et un effort de vivre la mondialisation en la construisant petit à petit plutôt que de la subir, car ni Paris ni Montréal n'ont le choix de la nier ou de la rejeter.